

Jean-Charles Vegliante

Prose de carême

Une mer en tempête, verte, montrant ses fonds
retournés, nous sépare brusquement des amis
qui nous accompagnaient, des parents réconciliés,
du paysage soudain hostile où nous étions.
Tu ne sais pas encore que de l'autre côté
va se préparer pour tous une fête féroce.
Nos ombres longues sur le chemin déjà nous perdent.

Nous marchons le long d'une route dont les bords croulent
et chacun pense une fois de plus à ce qu'il a
oublié de dire aux autres quand il est parti,
tout occupé du trajet à venir, de l'aval...
Maintenant on ne se contemple plus, par mépris
de soi, par pitié des blessures qui nous déforment.
Qui sait, devant, ce qui semble aspirer la lumière.

Des pas s'accordent pourtant selon le même rythme,
se perdent, puis sans savoir sont déjà retrouvés
dans une identique tension, une lassitude
qui égale des marcheurs, des frères anonymes.
Les regards se dissuadent sur les abords rudes
de champs ferreux tranchés net à l'à-pic de falaises.
Des flaques qu'ils évitent reflètent tout le ciel.

Longeant la plage où même les varechs sont coupants
sur les lames biaises des silex à fleur de pente,
ça glisse et si quelque chose bouge c'est danger
aussitôt à taire, à nier dans le tassement.
Aussi les têtes se baissent, les torses se creusent
et ça traîne la jambe en laissant l'autre avancer.
Vers des bords plus flagellés par un grésil amer.

Passé à travers tous les songes le songe d'un autre,
pas d'ici mais encore allongé dans son linceul
doux et chaud d'avant-naissance, un ciel enveloppant
plus sombre que pourpre où de vagues membres tressautent.
Plusieurs grêles pattes semblent s'agiter sous eux,
prêts à céder, à reconnaître leur impuissance.
Il faut avancer, c'est la seule forme de vie.

La vie peu à peu leur a ôté ce qu'elle donne,
jusqu'à ce qu'ils se courbent vers le sol, tête nue,
simplement gris, délabrés, ou exhibant des plaies
comme un, gorge percée, qui ne reconnaît personne.
Et ne sait même plus comment pesait le charbon
qu'il devait monter à quinze ans aux derniers étages.
Quelqu'un tressaille comme à une voix familière.

On crie sans voix au premier venu qui nous dépasse,
s'il ne nous a pas vus, imaginés quelque part
sans ce fardeau de malheur sous lequel nous ployons
misérables, avant d'être pris en telle chasse.
Un regard nous rend parfois la même déraison,
la terreur aussitôt qui ne se partage pas.
Encore en deçà, qui sait si quelqu'un se souvient.

Certains cherchent des yeux un bâton sur les talus
pelés, une aide à leur épuisement, ou plus haut
dans les arbres rares parfois, un sac de plastique
où ils délirent de fourrer la tête – et salut !
Mais tout cela est dérisoire, les élans faux
comme le reste vont finir, nous disparaîtrons.
Nous étions déjà passés devant cette barrière.

Et c'est, dirait-on, une autre promesse d'été
dont même les sèches brindilles dans le jour court
des bas-côtés frémissent, raidement dans les membres
atrophiés remue, où brille une bave filée.
Les brèche-dents rient sans bruit aux ultimes rayons
revenus comme en un temps d'éternelle déroute.
Repassent ceux qu'on avait crus noircis sous la neige.

Les bords d'un goudron rapiécé coulent dans les herbes,
parmi des graviers poudreux que la première pluie
couvrira de boue, craquelée au nouveau soleil
et toujours en poussière où leurs petits pas se perdent.
Ils sont comme des enfants perdus avant que vaille
aucune bonne phrase à justifier qu'ils soient là.
Une force plus rude bouscule les arrières.

Nous marchons le long d'une verte mer en tempête,
sans savoir si quelque chose est déjà retrouvé
qui était perdu à jamais, oublié des autres,
aussitôt à fuir dans le tassement d'une bête.
Les regards sont dérisoires, de l'autre côté
chacun cède en carcasse, sur l'horizon bascule...
Des flaques gardent l'instant qu'on avait vu en vie.